

NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

5 avril 2020

Dimanche des
Rameaux

Pasteure Isabelle Alves

Texte :

Matthieu 21, 1-11



Notes bibliques

Le contexte

Dans sa longue marche vers Jérusalem (20,17), Jésus vient de passer par Jéricho, et, à la sortie de la ville, de guérir deux aveugles.

Juste après notre texte, entré dans Jérusalem, il commencera par chasser les vendeurs du Temple : ajouté à son entrée triomphale à Jérusalem, cela n'arrangera pas son image auprès des autorités juives à qui il fait de l'ombre.

Le texte (NBS)

1 Lorsqu'ils approchèrent de Jérusalem et qu'ils furent arrivés à Bethphagé, vers le mont des Oliviers, Jésus envoya deux disciples 2 en leur disant : Allez au village qui est devant vous ; vous trouverez aussitôt une ânesse attachée, et un ânon avec elle ; détachez-les, et amenez-les-moi. 3 Si quelqu'un vous dit quelque chose, vous répondrez : « le Seigneur en a besoin. » Et il les laissera aller tout de suite. 4 Cela arriva afin que s'accomplisse ce qui avait été dit par l'entremise du prophète :

5 Dites à la fille de Sion :

*Ton roi vient à toi,
Plein de douceur, monté sur une ânesse,
sur un ânon, le petit d'une bête de somme.*

6 Les disciples allèrent faire ce que Jésus leur avait ordonné. 7 Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, sur lesquels ils mirent leurs vêtements ; il s'assit dessus. 8 La plupart des gens de la foule étendirent leurs vêtements sur le chemin ; d'autres coupèrent des branches aux arbres et les étendirent sur le chemin. 9 Les foules le précédaient et le suivaient en criant :

Hosanna pour le Fils de David !

*Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !
Hosanna dans les lieux très hauts !*

10 Lorsqu'il entra dans Jérusalem, toute la ville fut en émoi. On disait : Qui est-il, celui-ci ? 11 Les foules répondaient : C'est le prophète Jésus, de Nazareth de Galilée.

Notes sur le grec

v. 1 *Bethphagé*, bien qu'encore sur le Mont des Oliviers, faisait techniquement partie de la banlieue (pardon pour l'anachronisme) de Jérusalem, c'est pourquoi la population est nombreuse à cet endroit, il ne faut pas imaginer que l'acclamation est exclusivement le fait des disciples qui ont suivi Jésus dans son voyage, ni seulement de personnes venues du centre de Jérusalem : il entre dans la zone urbaine jérusalémite. Le *Mont des Oliviers* était, dans l'attente juive populaire, le lieu où devait se manifester le Messie.

v. 2 *le village qui est devant vous* : Littéralement en face, opposé à vous. Bethphagé est sur la pente du Mont des Oliviers qui fait face à Jérusalem. Se rendre à un village en face suppose de descendre dans la vallée du Cédron et remonter de l'autre côté.

Contrairement aux autres évangélistes, Matthieu cite le texte de Zacharie 9,9, qui emploie une formule sémitique pour désigner un ânon, petit d'une ânesse... mais traduite en grec, l'expression semble parler des deux animaux, la mère et le fils, si bien que tout le long du récit on se demandera si les disciples étendent des vêtements sur les deux, et surtout si (prouesse physique) Jésus est assis sur les deux.

On peut remarquer que si Jésus paraît réquisitionner les animaux, il n'utilise pas, pour entrer dans la ville de Jérusalem, un cheval qui symboliserait une force militaire, mais un âne, monture humble et populaire.

v. 3 Le mystère est entier de la raison pour laquelle le propriétaire des animaux les laisserait partir sur cette seule parole : est-il l'un des disciples de Jésus, mais connu de Jésus et pas des deux disciples qu'il envoie ?

Le terme de *Seigneur* n'implique pas la notion de seigneurie divine au sens où nous l'entendons, mais une supériorité, celle d'un maître à penser, ou d'un patron.

v. 4-5 La citation est donc de Zacharie 9,9, verset auquel il manque ici la précision « juste et sauvé » au sujet du roi qui vient. On voit dans cette citation que le roi annoncé était doux et humble (monté sur une monture humble). On peut cependant comprendre que, dans la situation d'écrasement par des vainqueurs militaires successifs d'Israël, le peuple ait désiré un messie fort militairement qui les en délivre. Cependant, ici cette aspiration à la délivrance politique et militaire n'empêche pas la population présente de reconnaître Jésus comme « celui qui vient ».

v. 6 Les disciples font ce qui leur a été dit, sans que rien ne s'y oppose, ne méritant pas que cela soit détaillé.

v. 7 Voilà décrit l'exploit d'équilibriste : mettre les vêtements sur deux animaux et s'asseoir sur les deux à la fois. On ne peut pas éviter de se poser la question de la possibilité de la chose, ce qui amène naturellement à se poser la question du symbolisme derrière la rédaction curieuse de l'évangéliste. Certains commentateurs, depuis les débuts du christianisme, voient, dans le duo de la mère déjà assujettie à un joug et de son petit qui est encore libre de lien, une figure des juifs et des païens, et de leur accès à la compréhension de qui est Jésus, compréhension entravée ou non par la Loi. Il est d'autant plus intéressant alors que Jésus ne choisisse pas entre les deux montures : il s'appuie sur les deux, comme il est venu pour que tous le connaissent.

v. 8 Comme les disciples ont mis leurs vêtements sur les ânesse/ânon, les personnes présentes (littéralement *la foule la plus nombreuse*, qui n'est pas présente dans la description des autres évangiles) mettent sur le chemin leurs vêtements, et aussi des branchages qu'ils

coupent, pour honorer celui qui vient. Cela évoque le psaume 118, lu lors de la fête des Tentes (ou des Cabanes, à l'automne), et également lors de la fête de la Pâque : *Le Seigneur est Dieu, il nous éclaire. Attachez des branchages au cortège de fête, jusqu'aux cornes de l'autel !* (Ps 118, 27 NBS).

v. 9 Ce verset évoque de nouveau le psaume 118, verset 25 cette fois, avec le terme *Hosanna* qui signifie *Sauve, de grâce !* traduit dans le psaume *S'il te plaît, Seigneur, donne le salut !* (NBS), terme devenu une acclamation, à force d'être utilisé dans le contexte des fêtes juives commémorant la délivrance du peuple par Dieu.

La foule entoure complètement Jésus, le précédant, et aussi le suivant.

Fils de David : Le terme est aussi employé dans l'évangile de Matthieu pour désigner celui qui assure l'ascendance davidique de Jésus : Joseph (1, 20)

v. 10 *en émoi* : littéralement *trembla*, c'est le même mot que pour un tremblement de terre (cf. 27,51 et 28,4). Ce terme couplé à la question *Qui est-il, celui-ci ?* c'est-à-dire, sous-entendu *serait-ce le Messie attendu ?* met en évidence la portée de l'événement pour le monde juif en son centre.

v. 11 Ce sont les foules qui ont accueilli Jésus et l'entourent qui l'identifient comme Jésus, de Nazareth en Galilée, mais aussi le prophète, sachant que le prophète qui doit venir est effectivement le Messie dans l'attente populaire du temps.

Une prédication possible

Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !

C'est le jour unique, le jour de l'acclamation de Jésus qui entre à Jérusalem, le jour où il est reconnu comme celui qu'on attendait.

C'est le jour unique de l'année liturgique où nous utilisons cette acclamation, ce terme de « Hosanna ».

Le reste du temps, nous disons plutôt Alléluia.

Quelle est la différence entre les deux ?

En fait, ils ne veulent pas dire la même chose. Ce sont tous les deux des mots d'hébreu, mais ils n'ont pas le même sens.

Alléluia est une invitation à louer Dieu, un impératif, comme dans les psaumes : *Louez Dieu, vous tous les peuples !* dit le psaume 117 par exemple.

Hosanna est employé pas loin dans le psautier, c'est dans le psaume 118, où c'est traduit par : *S'il te plaît, accorde le salut !* ou *De grâce, sauve !*

Comme ce psaume 118 était traditionnellement utilisé pour des fêtes joyeuses, comme la fête des Tentes ou des Cabanes, qui a lieu à l'automne, ou pour la Pâque, le terme de Hosanna était sans doute déjà devenu une acclamation du Dieu qui sauve plutôt qu'une demande : en effet, ces deux fêtes commémorent la délivrance d'Israël par Dieu.

Deux sens pour ces termes, donc : une invitation à louer, et un appel ou une acclamation du salut.

Mais qu'est-ce que louer ?

Ça doit être quelque chose d'important, parce que la louange est ce qui commence chacun de nos cultes.

En français courant, on parle de « chanter les louanges » de quelqu'un, et c'est quelque chose de très positif : il s'agit de dire du bien de cette personne, généralement en donnant des exemples de ce qu'elle sait faire, de ce qu'elle a fait dans le passé – on suppose que cela veut dire qu'elle aura des actes aussi positifs dans le présent et l'avenir.

C'est exactement selon cette logique qu'on chante la louange de Dieu au début du culte : il s'agit de dire qui il est, pour nous souvenir, au moment où nous nous rassemblons, de qui est la personne qui nous a rassemblés, de qui est Celui qui nous convoque et avec qui nous voulons entrer en conversation – écouter ce qu'il a à nous dire autant que lui dire ce qui nous préoccupe. On chante un cantique, un psaume, on dit une prière qu'on appelle prière de louange, et le sens de ce moment, c'est de prendre le temps de se rappeler qui est là au milieu de nous, que nous soyons deux ou trois, ou dix mille.

C'est d'ailleurs pour ça qu'on a tendance à confondre la louange et l'action de grâce : il s'agit de deux formes de reconnaissance.

La louange, c'est reconnaître au sens où quand on voit quelqu'un, on le reconnaît parce qu'on l'a déjà vu, ou qu'on nous l'a déjà décrit, et qu'on repère les caractéristiques dont on sait qu'elles lui appartiennent, à lui uniquement dans cette combinaison-là.

L'action de grâce, c'est reconnaître au sens de la gratitude qu'on ressent, il s'agit de dire merci à quelqu'un pour ce qu'il a fait.

Comme, pour nous, les caractéristiques principales de Dieu sont manifestées par ce qu'il a fait, pour nous individuellement, et pour nous en tant que peuple de Dieu, famille par adoption, frères et sœurs, collectivement, tout ça a tendance à se mélanger.

Mais la louange n'est pas l'action de grâce. Dans la louange, nous nous rappelons ce que Dieu a fait pour nous pour en tirer des enseignements sur qui il est, quelles sont ses caractéristiques, son caractère pourrait-on dire.

Ce temps de la louange, c'est le temps que nous prenons pour arriver devant Dieu, et le regarder, le contempler et retrouver son visage, retrouver les caractéristiques qui font que nous sommes sûrs de ne pas nous tromper de personne, de ne pas adorer quelqu'un d'autre que ce Dieu qui nous a appelés à venir ensemble le rencontrer. Et à ce moment-là du culte, nous ne savons pas encore s'il a prévu quelque chose pour nous aujourd'hui, s'il va changer quelque chose dans notre cœur, à travers une parole entendue ou dite, à travers une rencontre, une salutation, un sourire d'une de nos sœurs, d'un de nos frères présents avec nous pour ce moment en sa présence. Tout ce que nous savons, à ce moment-là du culte, c'est que nous avons entendu son appel, et que nous sommes venus pour le rencontrer, avec la promesse qu'il sera là.

En fait, c'est exactement ce que font les foules le jour des Rameaux, à l'entrée de Jérusalem : elles voient Jésus, elles le reconnaissent comme « celui qui vient au nom du Seigneur », donc le Messie attendu, le sauveur attendu – même si elles ne savent pas vraiment quel salut il va apporter. A ce moment où elles l'acclament, les foules ne savent pas ce qu'il va faire pour elles dans une semaine, comment il va mourir, comment il va être relevé, comment il va les entraîner dans sa vie victorieuse. Elles n'ont sans doute même pas idée qu'il n'est pas

« juste » un prophète, « juste » un maître à penser, « juste » un guérisseur, mais le fils de Dieu, Dieu lui-même venu à nous.

Et peut-être que ça peut nous rassurer un peu, pour entrer dans la louange, à notre mesure à nous : nous ne connaissons pas tout de Dieu, mais ça ne nous empêche pas de le reconnaître. Il a sans doute infiniment plus de caractéristiques que ce que nous pouvons percevoir, à travers notre histoire personnelle avec lui. Son amour est absolument, certainement, plus infini que ce que nos pauvres capacités humaines peuvent appréhender. Mais le peu que nous comprenons de lui nous l'assure, cet amour, nous pouvons nous appuyer sur lui.

C'est pour ça qu'après la louange, nous entrons, dans l'ordre classique de nos cultes, dans un temps de demande de pardon : nous le devons, parce que dans la louange nous contemplons la perfection et la sainteté de Dieu, et nous voyons tout l'écart entre lui et nous ; nous le pouvons, parce que dans la louange nous avons pu reprendre conscience de son amour infini qui nous devance, qui nous appelle à lui, et qui vient à nous pour nous pardonner avant même que nous ayons pris la mesure du pardon que nous avons à lui demander.

Le jour des Rameaux, ce jour-là où Jésus entre dans Jérusalem, il n'y aura pas de demande de pardon. Non, d'ailleurs la première chose que Jésus fera une fois entré dans la ville, comme le raconte Matthieu, c'est chasser les marchands du Temple, qui n'avaient certainement pas ce jour-là demandé pardon de faire du profit sur le dos des croyants repentants.

Et malgré cette absence de demande de pardon, Jésus va manifester qui il est : non pas un roi dominateur, mais un homme entré dans la ville sur la monture d'un humble paysan. Il ne fera pas de grands miracles pendant cette entrée à Jérusalem, il ne fera pas non plus de grand discours. Il acceptera simplement l'acclamation des foules, la reconnaissance par les foules de « celui qui vient au nom du Seigneur », il se pliera à ce qu'elles veulent, bien que sachant ce qui arrivera quelques jours plus tard. Dans ce moment d'acclamation, il est sans doute encore plus au service de l'humanité que dans son ministère d'enseignement ou de guérison : il accepte les acclamations, il accepte la louange, même s'il sait que les foules n'ont, en fait, pas compris qui il est. Les foules ne savent même pas ce qu'elles disent, d'ailleurs, quand leur acclamation parle de salut. Hosanna ! Sauve, de grâce ! Les foules ne savent pas que ce salut qu'elles demandent nécessitera la mort de celui à qui elles s'adressent, la mort sur une croix. Mais il accepte cet appel, il accepte, lui, en toute connaissance de cause, de répondre, d'obéir, de servir jusqu'au bout, au moment où les foules pensent lui rendre hommage mais l'engagent en fait de manière définitive sur le chemin de la croix.

C'est le plus grand miracle de tous, finalement, et il se renouvelle pour nous chaque jour : Dieu ne fait pas peser sur nous le poids de notre incompréhension de qui il est, de qui nous sommes, de l'ampleur de ce que nous demandons, du sens de nos acclamations. Non, ce poids, il le porte pour nous, Jésus l'a porté pour nous quand il a porté la croix jusqu'au Golgotha, quand il a roulé la lourde pierre du tombeau au matin de Pâques.

Comme les foules à l'entrée de Jésus à Jérusalem, nous ne savons pas vraiment ce que nous disons quand nous prions, que ce soit par les formulations bien réfléchies de nos liturgies, ou dans nos cris, murmures ou balbutiements dans notre prière personnelle. La seule chose que nous pouvons savoir, c'est que Dieu nous attend dans ce dialogue. Il nous écoute, il nous parle, et pour entrer dans ce dialogue, nous avons à chaque fois besoin de nous rappeler en présence de qui nous sommes. C'est pourquoi chaque prière ne peut que commencer par la louange, le moment où nous nous mettons en présence de notre Dieu, tel que nous le connaissons, si peu que nous en comprenions.

Demeurons devant lui, dans cette louange, ensemble et chacun, maintenant et à tout instant, reconnaissant sa présence infiniment aimante.

Amen

Pour écouter la prédication

<https://soundcloud.com/isabelle-alves-91186369/rameaux-matthieu-21-1-11?in=isabelle-alves-91186369/sets/notes-bibliques-et-predications-predications-a-ecouter>

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Eglise protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr